

William Desmond

## À propos de deux lapsus calami

Tous les traducteurs un peu expérimentés savent bien à quel point il est dangereux d'entreprendre la traduction d'un texte pour lequel ils n'éprouvent aucune sympathie. Mais on a parfois du mal à motiver cet avertissement, auprès des débutants, autrement qu'en termes généraux et vagues : on est plus à l'aise avec un texte qu'on aime, on adopte mieux le point de vue de l'auteur, etc. Vrai, mais est-ce convaincant ? Le hasard de deux magnifiques « lapsus calami » que je viens de commettre récemment (heureusement faciles à détecter) me permet d'illustrer la question de ces exemples parlants qui valent toutes les théories.

Je traduis en ce moment un très gros ouvrage historique qui porte sur le Troisième Reich. Il y est bien entendu question de la barbarie nazie et des camps de concentration. L'auteur cite à un moment donné l'effacement d'une jeune Juive viennoise, confrontée en 1938 ou 1939 à ce panneau, à l'entrée d'un parc : *Juden verboten* – (interdit aux Juifs). J'ai mis à la place : *Jeden verboten*. Du coup, j'ai écrit en réalité quelque chose comme « interdit à tout un chacun ». Dans un autre passage, il était question du « programme de Hitler », et j'ai commencé par écrire « progromme » ce qui, sans être tout à fait « pogrom », s'en approche cependant beaucoup. Notons que « a » et « e » étant tapés sur le clavier par la main gauche et « o » et « u » par la main droite, il s'agit d'une coquille que je ne fais jamais : on ne saurait donc imputer ces deux perles au seul effet du hasard.

On voit ici clairement à quel point tout ce qui nous constitue, notre inconscient, nos opinions, notre sensibilité, influe directement sur notre manière de traduire et à quels risques on s'expose dès qu'on éprouve des réticences vis-à-vis d'un texte (en l'occurrence vis-à-vis non de l'auteur, mais de ce que celui-ci dénonce, les horreurs du nazisme). Cette influence est bien entendu plus grande et plus dangereuse sur le choix des mots, des

tournures de phrases, des choses que l'on souligne ou non, des « corrections » que l'on apporte inconsciemment au texte.

Un autre effet pervers, dont les conséquences peuvent être redoutables, est ce que j'appelle « la fausse lecture » : on croit avoir lu telle chose, mais en réalité, on a lu ce qu'on *pensait* qui était écrit, ou ce que l'on *aurait aimé* qu'il y eût d'écrit. La difficulté tient à ce qu'une fois faite, une mauvaise lecture a tendance à se répéter et que, dans certains cas, notre erreur n'entraînant pas d'incohérence particulière, rien ne nous indique qu'il y a quelque chose qui cloche. J'avoue que je me sens personnellement désarmé devant cette difficulté, pour laquelle il n'existe qu'une seule parade, un très bon correcteur chez l'éditeur.

Autre cause d'erreurs, le texte source lui-même, en tant qu'il est piégé par l'auteur : quand celui-ci écrit, il a dans son imaginaire un modèle, un texte idéal vers lequel il tend. Lui seul sait dans quelle mesure il s'en est approché. Certes, les écrivains ne manquent jamais de nous dire à quel point ils ont l'impression de ne pas avoir atteint, même de loin, cet idéal ; à en croire Calaferte, ils sont probablement de bonne foi : « ...tout ce qu'il voulait mettre de vérité dans ses livres, sincèrement persuadé de n'avoir pas réussi, bien que tout y soit quand même, presque malgré lui. » Le traducteur, lui, est confronté à un modèle concret, noir sur blanc, qu'il se doit de considérer comme parfait, même si, en tant que lecteur, il peut y trouver des défauts, des points faibles, voire d'authentiques erreurs. Comment rendre parfaitement quelque chose d'imparfait ? Voilà bien une question qui aurait émoustillé les scolastiques.

Quel est celui d'entre nous qui n'a pas « corrigé » une de ces petites incohérences dont bien des auteurs (et souvent d'excellents) émaillent leurs textes ? Que fait-on de la porte fermée à clef page 32 miraculeusement ouverte page 36 ? Comme vous tous, j'en suis sûr, j'ai reçu des lettres d'auteurs, souvent amusés, parfois un peu dépités, me disant qu'effectivement, page 32, 49, 127, etc., il y avait quelque chose qui clochait et s'émerveillant naïvement de ma perspicacité (les jeunes surtout). Ce repérage est inévitable, il se fait à notre corps défendant ; nous sommes leurs plus impitoyables lecteurs.

Je n'ai aucune conclusion brillante à tirer de ces réflexions, sinon que nous faisons un métier assez redoutable puisqu'il nous oblige constamment à faire des compromis et à nous contenter de la moins mauvaise solution, c'est-à-dire de l'imperfection. Avantage : nous rappeler constamment à la modestie et à l'humilité ; dans mon cas, c'est excellent, vu que ces qualités ne sont pas mon fort.